

l'officier, qui avait jusqu'alors fouillé un livre de sa bibliothèque, se leva résolument. — La marquise qui était restée debout près de la cheminée, se pencha et le regarda avec une expression de surprise. — C'était lui, Adrien Garnier, le fils de votre ancien commandant, le colonel et l'ami de votre mari, l'homme que vous aimiez tant. — Vous m'avez aimé, repartit-il, j'en suis sûr. J'ai pour garant de votre amour l'autrefois la haine implacable que j'ai eu à garder de la mort et l'insécurité de votre vie, l'incertain chagrin que votre cœur voudrait nier, mais que vos larmes ne peuvent démentir. Le visage de l'officier resplendissait. Ce n'était plus cet homme doux, timide, presque craintif, qui depuis six mois, se faisait humble et petit, se laissait frapper sans résistance. C'était l'homme de la lutte et du commandement, étranger à toute hésitation comme à toute faiblesse et dans le plein essor de sa puissance et de sa volonté.

La marquise, frémissante, mais domptée, concentrait ses forces pour acabler son adversaire.

— Et si vous avez cessé de m'aimer, poursuivit Adrien, c'est que je me suis accablé devant vous et devant vous d'avoir volé des mêmes diamants que tout à l'heure encore vous avez paru craindre que je ne portasse. Eh bien ! madame, dit-il en baissant le ton et avec une simplicité pleine de noblesse, ces diamants, je ne les ai pas volés.

Elle le toisa des pieds à la tête et se prit à rire.

Adrien alla lentement vers l'édifice.

— Pardonne-moi, Charles, dit-il, ce que je souffre est vraiment au-dessus de mes forces. Pourquoi m'a-t-elle accablé à ce point ? Elle me donne ma fièvre et je suis sûr ! J'avais bien reconnu sa demeure. Je voulais passer outre, mais à l'heure même, et je suis tombé tout sanglant sur le sol. On m'a soigné, on m'a guéri. Quand j'ai dit que j'allais partir, on m'a retenu. Heils ! mon cœur trop dévoué me retient aussi. Elle aurait dû me prendre en pitié, et je n'aurais pas à cette heure, dans un honteux combat, à discuter mon honneur avec elle.

Il se retourna vers la marquise. — Pardon, madame, lui dit-il, c'est à lui que je parle, non à vous. La douleur m'égare, et je n'ai certes pas le droit de vous parler d'un amour qui vous importe peu. J'ai tout autre chose à vous dire.

M^{me} de Cirex s'assit et se croisa les bras, impassible et résignée en apparence, mais attendant avec une haineuse et violente curiosité les révélations sans doute mensongères que cet homme lui promettait.

— Madame, dit Adrien, il y a dix ans, j'étais au château de Cirex comme j'y suis aujourd'hui. Soudain, j'ai perdu la confiance et l'espoir. Charles était moins mon camarade que mon ami, moins mon ami que mon frère. Le marquis de Cirex me traitait presque comme son fils. J'avais dans mon avenir je ne sais quelle foi enthousiaste et aveugle. Ne m'en veuillez pas de vous répéter cette époque, j'ai besoin de la faire pour vous expliquer comment je vous ai aimée et ce que j'ai vu et ce que j'ai fait. Je crois que une union entre nous eût été impossible. L'ambition et le succès m'eussent rendu grand et riche. La tendresse du marquis m'eût laissé croire que je pourrais ne pas être indigne de vous. Vous-même ne vous montriez pas contraire à mes vœux et me me rejetez pas dans l'ombre. Je pouvais croire que j'étais aimé. C'est alors, en plein bonheur, que je fus frappé. Charles et moi, nous arrivions à Paris. Pendant que j'y préparais ma carrière, il y vivait dans des plaisirs trop faciles et trop faciles à l'oubli. Il était un peu grognard. Ne le voyant à Cirex, où je le savais à l'abri du tout danger, mes inquiétudes avaient cessé. Un jour il me prit à part. — Adrien, me dit-il, j'ai une confidence à te faire et un service à te demander. Quand j'étais à Paris, j'ai obtenu de mon adversaire un délit de trois semaines, mais ce délai expire dans quelques jours. Naturellement il m'a fallu faire face à l'échéance. Je n'ai pu payer cette aventure à mon père, qui, tout d'abord, m'a fait des remontrances assez sévères sur ma conduite ; mais j'ai tout dit à M^{me} de Kili, et elle m'a autorisé à engager momentanément ses diamants. Un peu plus tard, je m'ouvrais de tout ceci au marquis, et il m'a permis, pour le moment, il ne me permettait pas d'aller à Paris ; il faut donc que tu partes à ma place. Je porterais les diamants chez un prêteur, dont j'ai l'adresse ; tu toucherais la somme et la lui rendrais à qui de droit. — Je l'écoutai très-attentif. Il me semblait étrange que la baronne ne fût désempée de ces diamants auxquels elle tenait tant ; mais je n'eus pas un seul instant l'idée de soupçonner Charles. Je partis néanmoins avec une tristesse profonde. On m'eût dit que j'allais être déçu de vous pour toujours, que, à mon égard, et à mes angoisses, je n'en aurais point de plus. Je revins à Paris, et je commis le plus rapidement possible. Je revins à Paris, et je commis à France d'abord, devant l'espèce. J'avais une hâte folle d'être au château et le pressentiment d'un malheur que je voulais éluder à tout prix. Je me figurais que, moi une fois là, si ce malheur n'était pas encore venu, il n'aurait venu. J'arrivai au milieu de la nuit. Tout le monde dormait, excepté Charles, chez qui je vis de la lumière. Je me levai. Je le trouvai assis sur son lit, et il me dit : — Tu es un trouble extrême. — Eh bien ! lui dis-je, tout est terminé. — Ah ! me répondit-il, il s'agit bien de cela ! Je ne t'ai pas dit la vérité, Adrien. Ces diamants, M^{me} de Kili ne me les avait pas donnés, je les lui avais... Il hésita. — Prie ! lui dis-je avec une saut froide. — Oui, répondit-il. On s'est aperçu de la disparition de l'écrin, et mon père s'est adressé à la justice. Comme un étau absent, les soupçons se sont dirigés sur toi. — Mon premier mouvement fut le plus fort. — Et tu n'as rien dit, m'écrit-il. — Bien, dit-il en baissant les yeux. Ces gens de police m'observaient, et leurs regards ne me quittaient point. Derrière moi, ils m'accablèrent. Et moi, je ne puis avouer, à mon père surtout, que j'ai volé... Tandis que moi, n'est-ce pas... Je disais en balbutiant, le m'achève pas. Il me répondait rien. Je me dressai hors de la chambre, et pendant une heure je courus au hasard dans la nuit, la tête en feu, me heurtant aux arbres, faisant vne fureur et y revenant sans cesse. Vous dormiez, vous rêviez à une fête, à un bal, à moi peut-être... Et moi, fol de douleur, je me préparais à vous dire un terrible adieu. J'allai enfin chez mon père. Je le réveillai brusquement. Quand il me vit, il s'écria : — Père,

lui dis-je, il faut que tu saches ce que je passe. — Je le lui racontai. — Et maintenant que dois-tu faire ? lui dis-je en terminant. — Tu le sais, Adrien, murmura-t-il me le demandant. — Je m'agenouillai auprès de son lit et j'éclatai en sanglots. — Les autres, reprit-il, assistant au vie pour sauver son serviteur. Le fils du maître ne peut être que son valet que le fils du serviteur est là pour lui sacrifier son honneur. — Je regardai mon père. Il était livide. Ses cheveux gris et rares me parurent dressés sur sa tête. Son œil avait un éclat extraordinaire, et sa main droite s'étendait vers moi. Je saisis cette main et la baisai. — Va, mon enfant, me dit-il, fais ton devoir. — Et le lendemain matin, madame, devant vous, devant tout le monde, j'avais voulu qu'il en fût ainsi et que la honte, était publique, fut mieux méritée. Je me suis accusé d'avoir volé les diamants. Et je vous ai vu palir et détourner les yeux, et Charles a chancelé, et le marquis m'a chassé comme un misérable, et mon pauvre père lui-même, comme je pourrais le voir, car depuis il n'en a pas eu le courage, une horrible comédie, ne m'a pas fait un geste d'adieu.

Adrien s'arrêta un moment et se retourna, voulant cacher peut-être les larmes qu'il jugeait indigne de lui montrer. Quant à la marquise, elle ne tenait plus ses bras croisés sur sa poitrine. Les mains crispées aux têtes des sphinx de son fauteuil, le corps en avant, elle contait l'officier avec une distance excessive, mais aussi avec un intérêt qu'elle était impuissante à dissimuler.

(Bonne des Deux-Mondes.) — A continuer —

HENRI VIVIER.

SUBSCRIPTION

En faveur des Blessés de l'Armée et de la Marine françaises.

LISTE		Les fêtes de l'Instruction	
4 ^{me} compagnie du 3 ^e régiment d'infanterie de marine		chrétiennes	
J. B. Thomas	408 50	Gaillard	10 »
Trabaud	30 »	Cape	25 »
Johnston	100 »	Pabst	25 »
Vernier	25 »	Gariel	10 »
Young	20 »	Allery	25 »
E. Stringer	20 »		
M ^{me} Stringer	10 »		
Mary Stringer	10 »		
		TOTAL	850 50
		1 ^{re} Liste	5,038 »
		TOTAL	5,888 50

La Souscription reste ouverte au Trésor colonial.

MOUVEMENTS DU PORT DE PAULET

Du vendredi 25 au jeudi 29 septembre 1870 inclus.

NAVIRES EN COMMERCE ÉTRANGERS.

- 25 septembre. Cotre français *Peep of Day*, de 16 ton, pat. Pison, ven. de Haïti et 2 jours.
- 26 septembre. Cotre du Protect. *Hope*, de 48 ton, cap. P. Falconer, ven. de Haïti en 1 jour ; 2 passag. M. Brenner, allemand, et 1 indigène.
- 27 septembre. Cotre du Protect. *Orléans*, de 43 ton, cap. Martin, ven. de Kourou et 2 jours.
- 28 septembre. Cotre de Helata *Zanagro*, de 31 ton, cap. Ellicott, ven. de Haïti en 1 jour.
- 29 septembre. Cotre de Borabora *Pitilo*, de 46 ton, cap. Papara, ven. de Haïti, arrivée par suite d'avaries, en 1 jour.
- 27 septembre. Cotre du Protect. *Hope*, de 48 ton, cap. Brothers, ven. de Haïti en 15 jours.

NAVIRE DE COMMERCE LOCAL.

- 25 septembre. Transp. français à Hélice *Sommet*, commandé par M. de la Chaudière, lieutenant de vaisseau, all. à Haïti, ayant à bord S. M. le Balas Pomaré et une nombreuse suite.

NAVIRES DE COMMERCE LOCAL.

- 25 septembre. Cotre américain *Griffin*, de 16 ton, cap. Wheeler, all. à San Francisco, emportant le courrier pour l'Europe ; 4 passag. M. Huland, français, M^{me} Thompson et 2 enfants, américains.
- 26 septembre. Cotre angl. *Star* John Burroughs, de 111 ton, cap. Dunn, all. à Sydney, touchant à Bordeaux et au Saint-Paul, MM. J. Edward, anglais, J. Harrison, américain, et 2 indigènes.
- 29 septembre. Cotre du Protect. *Bainton*, de 48 ton, cap. P. Falconer, all. à Haïti.

BÂTIMENTS SUR RADE.

DE GÉNÈRE.

- 9 août. Transp. français à voiles *Cheriff*, commandé par M. Gardancier-Freyet, lieutenant de vaisseau.

DE COMMERCE.

- 28 août. Trois-mâts américain *Ellen Monroe*, de 135 ton, cap. Korneck, 7 septembre. Trois-mâts français *Le Montcalm*, de 45 ton, cap. Banson.
- 17 septembre. Cotre du Protect. *Orléans*, de 43 ton, cap. McGibbin.
- 21 septembre. Cotre du Protect. *Orléans*, de 43 ton, cap. McGibbin.
- 21 septembre. Cotre du Protect. *Orléans*, de 43 ton, cap. McGibbin.
- 24 septembre. Cotre français *Peep of Day*, de 16 ton, pat. Pison.
- 25 septembre. Cotre du Protect. *Orléans*, de 43 ton, cap. Martin.
- 25 septembre. Cotre du Protect. *Orléans*, de 43 ton, cap. Martin.
- 26 septembre. Cotre de Borabora *Pitilo*, de 46 ton, cap. Papara.
- 27 septembre. Cotre du Protect. *Hope*, de 48 ton, cap. Brothers.

ANNONCES

Etude de M^{re} TRABAUD, défenseur, quasi *Napoléon*, à *Popote*.

A VENDRE AUX ENCHÈRES, LE 11 OCTOBRE, UNE

MARIONnette en bois sculpté, en bois de la Papote, proutre au commerce et à l'habitation bourgeoise. Entrée en jouissance immédiate. Sise à prix, 2,500 fr.

10-92149-3

Indiennes Etienne à Opurim, descendant à Papote, district de Pare, est dans l'intention de vendre aux enchères une partie de la terre, situés dans le district de Pare, et enregistrés sous le n^o 111.

152